

Des ordres dans l'archive

Author(s): Adi Ophir and Fabienne Reboul

Source: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 45e Année, No. 3 (May - Jun., 1990), pp. 735-754

Published by: [EHESS](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/27582904>

Accessed: 08-03-2015 12:52 UTC

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Annales. Histoire, Sciences Sociales*.

<http://www.jstor.org>

## DES ORDRES DANS L'ARCHIVE

ADI OPHIR

### 1. — *Histoire ludique*

1. Les historiens évoluent rapidement entre trois registres différents de la réalité : l'Histoire, l'Archive et le discours. L'Histoire — pour reprendre l'expression de Sartre<sup>1</sup> — est la totalisation détotalisée des choses passées ; l'Archive, corollairement, est la totalisation détotalisée des vestiges encore présents de l'Histoire ; et le discours est un champ d'action contemporain qui met en rapport la seconde avec la première et relève en vérité des deux. En tant que pratique, le discours est toujours déjà du passé, c'est-à-dire qu'il appartient à l'Histoire, mais c'est une activité dont les effets sont continuellement inscrits dans l'Archive. Dans le discours, ces trois registres du réel sont entremêlés par des actes d'interprétation et à l'intérieur d'un système de signification. Sémiotiquement parlant, l'Histoire, comme totalité de tout ce qui s'est vraiment passé constitue le domaine du signifié ; l'Archive, en tant que totalité de tous les résidus que l'histoire a laissés derrière elle, est celui du signifiant. Il faut y ajouter les histoires, productions délibérées de l'activité discursive et médium dans lequel ce discours s'incarne. Les histoires sont des textes qui interprètent les vestiges du passé afin de donner à voir des signifiés absents, les choses passées, à l'intérieur d'une structure narrative (historique).

La terminologie que j'emploie est évidemment problématique. Il n'est sans doute pas nécessaire de totaliser le passé et de l'objectiver en un concept vide, l'Histoire ; peut-être ne peut-on saisir ce concept indépendamment des représentations du passé qu'en donnent déjà les narrations historiques, prisonnières de leurs techniques de mise en scène et de la grille de lecture que leur impose un certain discours historique. Mais l'histoire (*historia rerum gestarum*) n'est un « discours sérieux »<sup>2</sup> que parce qu'elle présuppose la réalité du passé, et des faits anciens que le discours vise à reconstituer. Peut-être n'y a-t-il pas (ou ne devrait-il pas y avoir) de distinction bien nette entre les histoires et d'autres récits, ou entre les histoires et d'autres textes qui révèlent le passé. Mais on peut affirmer en toute sécurité à propos de certains ouvrages — par exemple les travaux de Thucydide, Michelet ou Braudel —, qu'ils prétendent dire le vrai à

### MÉTIER D'HISTORIEN, 3

propos des faits anciens, c'est-à-dire qu'ils contiennent clairement et explicitement des affirmations de vérité se référant à ces faits. L'Histoire et les histoires sont peut-être des termes discutables, mais du point de vue du débat qui suit, la thématization de cette problématique est sans grand intérêt, et je me permets de les employer dans leur sens commun, positiviste en quelque sorte. Le cas de l'Archive, particulièrement de la distinction entre Archive et discours, est différent. Je me préoccuperais essentiellement de ce concept dans la suite. Cela me permettra de développer facilement un modèle d'historiographie relativiste, nietzschéenne, et ensuite, plus laborieusement, de le critiquer et de le rejeter en faveur d'une historiographie un peu plus réaliste, qui, dans un sens restreint, sera également nietzschéenne.

La distinction cruciale se situe entre discours et Archive. Il est donc nécessaire, avant de se pencher de plus près sur l'Archive elle-même, de fixer le sens de la plus abstraite des notions précédentes, celle de discours (historique), et d'indiquer brièvement ses relations avec les autres. Je l'utilise en un sens foucauldien, un peu amendé par la conception de « champ » de Bourdieu. Le discours est une activité intellectuelle gouvernée par des règles qui ne sont que partiellement explicites ; c'est un ensemble de pratiques coordonnées entre des positions que définissent et différencient l'accès aux sources de pouvoir et de savoir<sup>3</sup> et l'autorité sur leur usage. Cet ensemble de règles, de pratiques et de positions interconnectées est un segment de l'Histoire et, dans le cas du discours historique, un élément constitutif de l'Archive.

En tant qu'activité qui produit ou distribue des prétentions à vérité, interprète des signes, et réaffirme et reproduit sa propre structure au cours du processus, le discours appartient toujours déjà à l'Histoire. Cependant, comme ensemble de règles que respectent les actes discursifs et comme réseau de situations interconnectées à l'intérieur duquel ces actes sont exécutés, c'est-à-dire dans sa dimension synchronique, le discours transcende l'Histoire, y compris l'Histoire future. Le discours est un champ de possibilités, dont une partie seulement se réalisera ; c'est un système d'exclusion et de raréfaction, dans lequel l'autorisé ne sera jamais épuisé, et l'interdit jamais complètement délimité.

En tant qu'activité interprétative, le discours historique délimite systématiquement un champ phénoménologique à interpréter, c'est-à-dire qu'il dessine les frontières des archives accessibles (au moment considéré) et détermine leur ordonnancement interne. L'archive est le domaine phénoménologique auquel le discours historique se confronte toujours et qu'il organise et réorganise, contrôle et explicite. Le discours historique déchiffre et interprète des éléments archivistiques, se débarrasse de ceux qui sont obsolètes (ceux qui sont devenus insignifiants au cours du travail), il classe et énumère, tout cela pour produire toujours plus d'histoires. Les histoires, quant à elles, deviennent immédiatement des données d'archives : ce n'est pas lié à la représentation des faits anciens qu'elles contiennent, mais au fait qu'en tant que textes, elles sont imprégnées de traces de l'activité discursive qui les a produites. Cependant le discours laisse des empreintes dans l'Archive de plus d'une façon. Il ajoute des éléments aux étagères poussiéreuses, en collectant et en publiant des documents, ou en produisant les siens. Plus encore, il conditionne la manière dont ces étagères sont arrangées, attendant de nouvelles générations d'historiens, leur imposant tant les limites de l'interprétable qu'une grille d'interprétation,

leur fournissant un ensemble de méthodes. En général, les êtres humains impriment leur marque sur l'Archive, en donnant forme au matériau ; le discours historique laisse ses propres traces dans l'Archive en structurant ces formes, introduisant un ordre dans ce qui, sans lui, ne serait qu'un agrégat informe de vestiges. C'est vers cette Archive apparemment amorphe qu'il nous faut nous tourner maintenant.

2. L'Archive se situe à l'extérieur du discours historique et s'en différencie. C'est le registre auquel le langage doit se référer pour interpréter, et qu'il transcende ensuite à la poursuite des signifiés absents de l'Histoire. C'est à lui aussi qu'il doit retourner pour soutenir, ou tout au moins faire admettre et illustrer ses affirmations au sujet des choses passées. Enfin, c'est là qu'aboutit tout ce travail linguistique. En conséquence, j'entends par Archive tout ce que Foucault dit que l'Archive n'est pas. Dans l'*Archéologie du savoir*, Foucault introduit la notion de l'archive et la définit négativement :

Par ce terme (Archive) je n'entends pas la somme de tous les textes qu'une culture a gardés par devers elle comme documents de son propre passé, ou comme témoignage d'une identité maintenue ; je n'entends pas non plus les institutions qui, dans une société donnée, permettent d'enregistrer et de conserver les discours dont on veut garder la mémoire et maintenir la libre disposition. [...] L'Archive, ce n'est pas ce qui sauvegarde, malgré sa fuite immédiate, l'événement de l'énoncé et conserve, pour les mémoires futures, son état civil d'évadé. [...] (L'archive n'est pas) ce qui unifie tout ce qui a été dit dans le grand murmure confus d'un discours...<sup>4</sup>.

Abandonnons les négations et décrivons l'Archive précisément par l'image que Foucault nous presse d'abandonner.

En elle-même, l'Archive est cet ensemble indéfini de vestiges que l'Histoire a laissés derrière elle ; elle inclut tout ce qui révèle le passé, tout ce qui lui est relatif, tout ce qui peut évoquer un fait ancien. Les objets — qu'il s'agisse d'inscriptions fragmentaires d'un langage, des ruines d'une construction, ou de tout autre objet façonné — deviennent des éléments archivistiques quand ils possèdent le pouvoir de signifier quelque chose qui a existé ou qui s'est produit autrefois. N'est écarté de l'Archive que le matériau dépourvu de pouvoir de signification, le matériau qui ne porte pas de traces de la vie, du travail, ou du langage humains.

Quelques-uns des symboles emmagasinés dans l'Archive ont été jadis utilisés en tant que tels sous la forme de textes, de documents, de tableaux, etc. Certains d'entre eux sont présentés avec les témoignages (c'est-à-dire d'autres vestiges) des circonstances de leur production, transmission et interprétation ; d'autres en sont dépourvus. Mais l'Archive consiste en beaucoup plus que des indices qui ont eu une signification pour des utilisateurs disparus ; elle rassemble tout ce qui est susceptible de produire du sens pour l'historien contemporain. L'élément physique, ou figuratif — un os, une pierre, un type d'écriture —, a été pourvu de sa capacité signifiante quand il a été arraché à son contexte originel d'existence, quand un intervalle s'est introduit entre ce contexte et celui du discours historique qui le perçoit comme un signe. C'est le

temps qui introduit cette distance dans l'élément physique ou figuratif, séparant le signifiant du signifié. L'éloignement spatial entre signifiant et signifié est contingent ; le recul temporel est constitutif. Quoi qu'il en soit, cette distance de signification, qui est la précondition de toute conscience temporelle, n'est qu'un produit de l'activité discursive. Le temps ne produit pas de discours ; c'est le discours qui sépare le signifiant du signifié et permet ainsi l'articulation de la conscience temporelle, individuelle autant que collective. Le discours donne la dimension du temps ; il sépare le passé du présent, en fixant l'éloignement et le sens.

En ce qui concerne l'Archive, les choses semblent plus claires encore. L'Archive est un ensemble de signes ; les signes ont besoin d'un destinataire et d'un système de communication pour recevoir une interprétation fiable, puisque rien n'a de sens en soi et par soi-même ; l'Archive peut donc être considérée comme un épiphénomène du discours historique. La science est une activité de création du monde, et l'histoire est la branche de la science qui s'occupe du passé. Ce type de relativisme, récemment adopté et développé dans les travaux de philosophes américains comme Goodman ou Rorty<sup>5</sup> n'est pas mon objet ici, et je voudrais le circonscrire dès le départ. On peut dire, dans une veine berkeleyenne, qu'il n'existe pas de signes en l'absence d'interprètes, que sans le discours historique, l'Archive tout entière se dissoudrait et que l'Histoire elle-même, le royaume du signifié, devrait alors disparaître, sans parler de la distinction entre Histoire et Archive, à moins qu'une divinité omni-interprétative ne soit invoquée pour les sauver. Ou l'on peut choisir une approche kantienne et proclamer que le discours interprétatif est notre forme d'intuition historique, ou, jouant à être heideggerien, dire que le langage historique est « la demeure de l'Histoire » et que la présence d'un historien interprète est l'occasion pour l'Histoire de se découvrir et d'apparaître à travers un segment de son Archive. Tout ceci peut être partiellement exact, mais l'historiographie relativiste qui est généralement fondée sur de telles prémisses commet deux erreurs fondamentales :

1) Elle suppose que le discours contient toute l'Archive. Mais les historiens n'entreprennent jamais un nouveau discours avant de constituer l'archive qui en est la référence afin d'y fonder leurs histoires. Leur archive est toujours préexistante, appartenant à un discours qui se poursuit et qui leur a été transmis par la tradition culturelle et les institutions sociales, tout en transcendant les deux. L'Archive ne peut être épuisée par le discours qui l'interprète, même si elle ne peut se concevoir ou s'articuler indépendamment de lui. En fait, le discours historique présuppose toujours — sauf quand il prétend postuler des lois historiques universelles — des portions de l'Archive qui sont significatives, même si personne ne doit jamais les lire, et d'autres, en revanche, dont l'accumulation a un sens à elle seule, quoique leur sens ne doive jamais être articulé dans un discours. L'excédent de l'Archive sur le discours est un excédent du domaine du signifiant sur l'énonçiable.

2) La seconde erreur relativiste à ce niveau consiste à présumer que les éléments archivistiques sont réductibles à des entités discursives, c'est-à-dire à des unités énonçiables. En vérité, les phénomènes peuvent être (historiquement) signifiants seulement pour et à l'intérieur de la structure d'un certain discours (historique). Le visible, ici comme ailleurs, est inséparable de l'énonçiable, mais

lui est irréductible<sup>6</sup>. Le discours qui considère le sphinx comme un reste de la culture de l'ancienne Égypte ou quelques huttes dans un champ proche d'Auschwitz comme des vestiges de l'Holocauste n'épuisera jamais la présence de ces objets dans le monde. Le surplus d'un élément archivistique sur son sens exprimé dans le discours ne peut être éliminé par des mots supplémentaires ; entre l'Archive et le discours le décalage est infranchissable.

Entre les choses passées et ce que l'on en dit, l'Archive occupe une position d'intermédiaire. On la caractérise plus aisément à travers une série de double négations, qui saisissent les différents aspects de son existence. La raison d'être de l'archive est que tout en elle appartient simultanément au présent (en tant que trace présente, et que trace qui se présente) et au passé (en tant que trace d'une chose passée). Pour cette raison, l'Archive ne peut être réduite à la réalité des faits anciens : elle contient tout ce qui a été sauvé de l'oubli, donc bien moins que ce qu'a été cette totalisation détotalisée (seulement ses vestiges), et bien plus que ce qu'elle est maintenant. En même temps, elle est bien davantage que le discours, puisqu'elle rassemble un matériel infini qu'aucun discours ne peut dominer, et beaucoup moins qu'un simple texte, puisqu'elle ne recèle pas d'histoire, pas d'explication, rien de cette substance qui fait des histoires ce qu'elles sont.

L'Archive existe quelque part entre langage et Histoire. Elle n'est pas un langage, puisqu'il lui manque la systématité du langage en tant que réseau de significations et qu'ensemble de pratiques ; en principe, pourtant, elle renferme tout ce qui a été écrit (et conservé) et dit (et enregistré). En d'autres termes, toutes les langues du monde sont dans l'Archive. Le langage est, bien sûr, plus que son existence matérielle dans l'Archive, cependant que l'Archive est davantage qu'un agrégat de signes linguistiques. Mais l'Archive (historique) est le lieu vers lequel toutes les sciences du langage se tournent quand elles cherchent à comprendre leur sujet. C'est aussi le lieu où sont toutes les représentations du monde (non pas seulement les représentations linguistiques bien sûr). C'est l'endroit où le langage existe dans son être matériel phénoménologique, en tant que produit et que fait accompli. Et cependant c'est également de là que s'échappent bien des actes de parole et d'écriture. L'Archive est l'espace où s'incarne l'évocation de l'Histoire dans un langage, où toutes les tentatives de construction et de déconstruction des représentations historiques doivent se fixer, pour un temps. L'Archive est la surface phénoménologique<sup>7</sup> où le langage rencontre l'Histoire pour se fossiliser en un de ses vestiges ; c'est l'endroit où les fossiles du langage sont entreposés, et où pourtant tous les fossiles fonctionnent comme les signes d'un langage secret que le passé adresse au présent.

La nature peut être confrontée à un discours qui recherche la connaissance ailleurs que dans l'archive, et pas seulement (peut-être assez rarement entièrement) en elle. Mais l'Histoire ne se rencontre que dans l'espace de l'Archive. A la différence de la nature, l'Histoire ne peut être confrontée à ses représentations ; certaines de ses représentations peuvent seulement être confrontées à d'autres, ou à de simples vestiges qui n'appartiennent pas encore à une représentation finie (textuelle, picturale, cinématographique, etc.) du passé.

Comme la réalité historique elle-même, l'Archive n'est pas close ; c'est une totalité détotalisée à travers laquelle le passé parle au présent. Comme la réalité

historique elle-même, elle est multidimensionnelle et infiniment complexe. Mais à la différence de la réalité historique, ses limites temporelles, ses arrangements internes, ses classifications et ses structures ne sont jamais donnés comme des « faits ». On a souvent l'impression fallacieuse que c'est l'Histoire elle-même qui peut être réarrangée dans un jeu dépourvu de lois. Mais l'Histoire est finie, terminée ; c'est seulement le travail de l'historien sur l'Archive qui fait et défait les « événements », les « structures », les « processus », les « causes » et les « conséquences ». C'est seulement la structure lâche de l'Archive (ou son absence) qui permet au discours historique un tel degré d'indétermination. Cette indétermination de l'Archive nous conduit trop souvent à croire par erreur que les historiens peuvent vraiment réécrire le passé, et que le jeu relativement libre par lequel ils approchent l'Archive ignore toute règle.

Il est inutile d'arguer du fait qu'il y a toujours un résidu de réalité qui n'appartient pas à l'Archive ; nous présupposons toujours que tel est le cas. Il n'est pas moins futile d'affirmer que les vestiges que nous avons laissés et que nous laisserons dans les archives sont les indices de quelque chose qui n'a jamais existé, ou que, de ce point de vue, nous avons une supériorité sur les peuples du passé. Au sens strict, nous sommes déjà un peuple du passé. L'Histoire est un excès du réel sur l'Archive, du signifié sur le signifiant.

Au fur et à mesure que le temps passe, des dossiers de documents sont abandonnés par les systèmes bureaucratiques qui les ont un jour produits et utilisés, des textes et des œuvres d'art échappent au contexte de leur élaboration et s'inscrivent dans des contextes de réception changeants, des machines passent de l'usine au musée de la technologie, et des bâtiments changent de fonction avant de devenir complètement inutiles et de n'être plus que des sites archéologiques. La chose importante est que ces vestiges semblent être assemblés et accumulés de façon relativement contingente, que le souvenir et l'oubli sont plus ou moins accidentels. Même si le choix entre ce qu'il faut préserver et ce qu'il faut renvoyer à l'oubli est l'enjeu de bien des conflits culturels et politiques, les résultats sont généralement trop circonscrits dans l'espace et dans le temps pour être efficaces et il ne semble pas y avoir de règles à l'accumulation globale d'éléments archivistiques. Ce fait donne un rôle crucial aux stratégies discursives et aux techniques d'écriture. Même si le phénoménologique est irréductible à l'énonçiable, ce dernier prime certainement sur l'autre, par la prééminence de la forme sur le matériau. L'historien qui tente, selon les termes de Collingwood, « de réactiver le passé », raconte des histoires qui restituent à ces éléments d'archives l'aura d'une réalité originelle<sup>8</sup>. Sur le squelette des matériaux nus des archives, il construit une réalité fictive, qu'un texte ne peut produire qu'au moyen d'une structure narrative et de l'établissement d'une finitude précise. Comme le passé réel est inaccessible, son surplus sur les éléments archivistiques est fourni par le pouvoir d'évocation du langage, l'ingénuité du narrateur, et l'imagination du lecteur. Dans un tel type de discours historique, il n'est pas d'objet qui puisse maintenir son identité une fois quitté le statut de chose passée pour celui de chose racontée. L'excédent de la réalité passée sur l'Archive d'un côté, et la prééminence du discours sur l'Archive de l'autre ouvrent un champ apparemment indéfini et sans structure aux interprétations possibles du passé.

Le problème fondamental de l'historien paraît radicalement différent de celui du chercheur en sciences de la nature. Contrairement à ce dernier, et

même à la différence du psychologue ou du sociologue, l'historien ne peut jamais manipuler ses objets signifiés ; une distance temporelle croissante les protège toujours du risque d'être usés et abusés par un discours trop intéressé ou trop libre. L'Archive, d'un autre côté, est largement ouverte à la main manipulatrice et au regard interprétatif de l'historien ; en eux-mêmes et par eux-mêmes, les vestiges n'imposent pas de restrictions à l'activité discursive. En vérité, à la différence de la plupart des phénomènes reproductibles auxquels s'intéressent les sciences de la nature, la substance du vestige doit rester intacte, puisqu'il est unique, et souvent d'autant plus évocateur qu'il n'est pas reproductible<sup>9</sup>. Mais sa signification exacte, ce qu'il évoque précisément et de quelle façon, et ses relations aux autres traces, sont parties prenantes de la tâche de l'historien et ne peuvent contraindre son travail par avance. Le sens des vestiges, dans la mesure où il est donné par avance, est toujours un résultat de la tradition culturelle et du discours historique préalable, on le trouve dans les histoires et les textes afférents, et seulement là. Le discours historique, en tant que recherche poursuivie de la vérité sur des faits anciens, ne peut s'arrêter à de telles significations pré-existantes ; il doit toujours être prêt à mettre en question le sens des documents et l'ensemble accepté de relations entre eux. Les historiens ne devraient, semble-t-il, pas rencontrer d'obstacles ni respecter de règles, quand ils jouent avec leurs phénomènes. Ils ont toute liberté de les juxtaposer comme il leur plaît, c'est-à-dire de les utiliser heuristiquement, de confronter les sens et de mélanger les sources, si de nouvelles affirmations de vérité peuvent être produites et testées à ce prix.

Si des contraintes sont imposées à ce libre jeu, elles sont sans doute l'effet d'un certain régime discursif, d'une mémoire collective — dont les strates et les limites sont construites par les traditions culturelles —, et des séries de narrations historiques qui médiatisent l'accès à l'Archive. La recherche de la vérité sur le passé ne peut pas être entreprise sans présupposés, entièrement en dehors du terrain préparé par ceux-ci et par d'autres mécanismes culturels. Mais elle ne devrait jamais se laisser d'en exposer et d'en problématiser les effets. Une recherche radicale des vérités historiques doit se libérer de temps en temps des ordres de son Archive ; il lui faut supposer qu'en ce qui concerne l'ordonnement de cette Archive, tout est de bonne guerre. Même la série chronologique ne devrait pas être respectée comme un dogme, on peut toujours la réintégrer au stade de la narration, si son utilisation présente encore un intérêt. A dire vrai, cette manipulation ludique des documents peut même éventuellement ouvrir les voies à de nouveaux types de narrations qui questionneraient leurs propres limites, leur téléologie implicite, ou les liens de causalité qu'elles établissent, et laisseraient ouverte la possibilité de différents enchaînements d'événements, et de différentes façons d'en rendre compte. Des comparaisons, combinaisons et juxtapositions apparemment étranges d'éléments archivistiques peuvent attirer l'attention sur le domaine du possible en histoire. En laissant à l'écart — pour un temps ou définitivement ? — la reconstruction de la séquence des événements comme ils se sont « réellement » produits, un tel jeu avec l'Archive provoquerait des interrogations nouvelles sur ce qui aurait pu se passer, sur les raisons pour lesquelles cela ne s'est pas produit, et sur ce qui n'aurait en aucune manière pu survenir. (Et comprendre le possible comme une limite du réel peut en vérité être fertile, comme nous le verrons plus loin). Le

### MÉTIER D'HISTORIEN, 3

discours historique qui se refuse à jouer avec ses objets est un discours qui accepte et renforce une vision dominante du réel, et de ses limites, au regard du passé certes, mais également au regard du présent. Une telle réaffirmation du donné ne peut se justifier en référence à ce qui est présent dans l'Archive, dans le royaume phénoménologique du discours historique. Elle doit être le produit d'un registre extérieur de pouvoir investi dans ce discours.

En dehors du pouvoir investi dans le discours, aucune autre source de contrainte sur les interprétations des documents ne semble se proposer, moins encore se justifier. L'Histoire est absente, cependant que l'ensemble croissant de ses vestiges semble dépourvu de tout ordre propre ; il a été réuni de façon plus ou moins bizarre et fortuite, et n'a aucune valeur en dehors du pouvoir organisationnel du discours et de sa capacité à générer du sens.

Le chercheur en sciences naturelles peut planifier son observation, contrôler ses expériences et manipuler ses objets, mais il n'est pas libre de jouer avec comme il lui plaît. Il ne peut mêler l'or à l'hélium, inverser le cours d'une maladie, ou mesurer le son à l'échelle de la lumière. Son intervention dans le domaine phénoménologique est limitée non seulement par les contraintes de son régime discursif mais aussi par la structure du réel. Tout peut s'intégrer dans son protocole de recherche parce que l'anarchie n'affecterait que son discours. La réalité est à l'abri du désordre suscité par une recherche radicale du savoir ; on peut toujours se reposer sur la structure du réel pour s'opposer et résister à certaines au moins des orientations fausses du discours. L'historien, pour sa part, peut difficilement construire un plan d'observation (sauf quand il travaille sur des éléments archivistiques déjà organisés) ou fabriquer une expérience, et il est incapable de manipuler aucun de ses objets, même quand il réorganise l'Archive entière de fond en comble, parce que tous ses objets ont disparu. Son intervention dans le domaine phénoménologique est limitée à la surface des résidus présents d'un passé réel. Mais, de ce point de vue, elle semble libre de toute contrainte inhérente. La seule chose qui puisse lutter contre l'anarchie dans la méthode est la discipline, puisque ni l'Histoire ni l'Archive ne le peuvent. Peut-être est-ce la raison pour laquelle tant d'historiens passent pour si naïvement positivistes, travaillant durement pour maintenir infranchissable la barrière qui sépare le discours historique des autres formes de discours relatifs au passé, par exemple la littérature, le mythe ou l'idéologie. Ceci peut aussi expliquer pourquoi il n'existe pratiquement pas d'exemple de percée scientifique ou de « changement de paradigme » dans le discours historique qui comprenne le travail d'imagination et de spéculation qu'on prête aux héros des sciences de la nature (par exemple Galilée, Einstein ou Pasteur). De même, le poids relativement élevé du métier dans le discours historique et son rôle assez clair — préserver le discours de l'anarchie — peuvent expliquer partiellement une autre caractéristique de l'histoire en tant que science : la multiplicité des domaines de l'histoire, et les glissements d'intérêt de l'un à l'autre, apparemment indolores et liés à la mode, et qui peuvent trop souvent s'interpréter comme le résultat de conflits institutionnels (en termes exclusivement tirés de la sociologie des sciences). Quand la fonction du métier dans le discours historique est comprise de cette façon et son rôle relativement réactionnaire — de gardienne d'un régime (discursif) toujours ancien — est mis en lumière, les historiens sont véritablement invités à laisser jouer librement leur imagination ;

on leur demande de s'engager dans l'histoire comme dans une *gaya scienza*, de manipuler les éléments archivistiques de façon créatrice et d'expérimenter en les combinant, d'écrire l'histoire comme une histoire ludique<sup>10</sup>.

3. Cette conception de l'Archive et de la possibilité de jouer librement et créativement avec les éléments archivistiques est consciemment nietzschéenne. Elle combine deux principes : le premier prétend qu'il existe un gouffre infranchissable entre les phénomènes (historiques) présents et la réalité qu'ils sont supposés représenter ; le second affirme que le royaume des phénomènes (historiques) est consubstantiellement chaotique. Ainsi, la conscience de l'absence totale du signifié se combine avec la reconnaissance de la nature arbitraire du signifiant. Une telle conception culmine à la vérité dans un long processus de sécularisation de l'Archive, qui a probablement commencé au xvii<sup>e</sup> siècle quand la Bible a été lue pour la première fois comme un document historique, un texte qui ne veut pas toujours signifier ce qu'il dit, ni dire ce qu'il signifie<sup>11</sup>. L'approche révolutionnaire du champ de la phénoménologie historique en général et du document historique en particulier qu'a conduite l'école des *Annales*, et l'approche révolutionnaire par le structuralisme de la chronologie des documents sont probablement deux étapes essentielles de ce processus à notre époque. Mais l'historiographie relativiste présentée ci-dessus, étant post-annaliste, et post-structuraliste, est encore plus nietzschéenne. Elle est nietzschéenne dans le manque de respect qu'elle manifeste pour tel ou tel document d'archive ; l'historien des *Annales* se contente d'ignorer ou de contourner les monuments historiques, le nietzschéen les détruit joyeusement, transformant tous les monuments en documents. Et elle est encore nietzschéenne dans la liberté et le plaisir qu'elle prend au travail interprétatif : l'Histoire n'est rien d'autre que strates d'interprétation ; l'Archive, tout comme la nature, n'a pas de fond, pas de fondations en granit sur lesquels on peut appuyer le discours. La volonté de vérité est une forme de la volonté de puissance et l'historien peut légitimement se transformer en une sorte d'artiste, qui s'approprie l'Archive tout entière comme son atelier personnel.

## II. — *Ordres fragiles, interprétations violentes*

1. Peut-être subsiste-t-il dans l'Archive quelque chose que le décalage temporel n'a pas transformé. Car l'Archive peut contenir, après tout, des éléments historiques insensibles au dépouillement et au nivellement du temps et du discours, des éléments qui n'aient pas été privés de ce surplus essentiel que les choses passées ont sur les données archivistiques. Il nous faudrait identifier ce qui, dans l'Archive, n'a pas été réduit à la situation de « truchement » d'autre chose, et dont la substance se soit maintenue intacte en dépit de la disparition de son contexte historique d'origine. De tels éléments d'identité seraient constitutifs d'une présence particulière de l'Histoire à l'intérieur de l'Archive, d'un lien entre les deux qui dépasse le moment de l'interprétation. S'il était possible de les isoler, le discours historique trouverait un accès à l'Histoire, et pourrait avoir à supporter d'autres contraintes que celles qui découlent de son ordonnancement interne. On a besoin ici d'un bricolage théorique, et d'une mentalité

proche de celle du baron de Münchhausen. Ces éléments sont fournis de façon satisfaisante, je crois, par l'archéologie du savoir de Michel Foucault. Légèrement déformée, et avec l'aide de quelques lumières fournies par l'interprétation de Gilles Deleuze<sup>12</sup>, l'historiographie foucauldienne peut fournir cet élément d'identité entre Archive et Histoire, ainsi que l'« analytique interprétative »<sup>13</sup> qui permet sa reconstruction. (Cette insistance sur un élément d'identité est une interprétation possible, je crois, du « positivisme » que Foucault a parfois reconnu dans son propre discours). De façon significative, quoique bien troublante, Foucault appelle cet élément « archive », le définissant ainsi dans le passage même où il a rejeté l'archive dans le sens où j'emploie le terme. Aussi, pour ne pas confondre les deux « archives » je vais définir un autre terme foucauldien, « épistémè »<sup>14</sup>.

Voici ce que dit Foucault de son archive (notre épistémè) dans le même passage de l'*Archéologie du Savoir* déjà cité :

[L'Archive est la raison pour laquelle] s'il y a des choses dites — et celles-là seulement —, il ne faut pas en demander la raison immédiate aux choses qui s'y trouvent dites ou aux hommes qui les ont dites, mais au système de la discursivité, aux possibilités et impossibilités énonciatives qu'il ménage. L'archive, c'est d'abord la loi de ce qui peut être dit, le système qui régit l'apparition des énoncés comme événements singuliers. Mais l'archive, c'est aussi ce qui fait que toutes ces choses dites ne s'amassent pas indéfiniment dans une multitude amorphe, et ne disparaissent pas au seul hasard d'accidents externes ; mais qu'elles se groupent en figures distinctes, se composent les unes avec les autres selon des rapports multiples, se maintiennent ou s'estompent selon des régularités spécifiques... [L'Archive] c'est ce qui, à la racine même de l'énoncé-événement, et dans le corps où il se donne, définit d'entrée de jeu le système de son énonçabilité... C'est le système de son fonctionnement... c'est ce qui différencie les discours dans leur existence multiple et les spécifie dans leur durée propre.

Entre la *langue*... et le *corpus*.. l'archive définit un niveau particulier : celui d'une pratique qui fait surgir une multiplicité d'énoncés comme autant d'événements réguliers... entre la tradition et l'oubli, elle fait apparaître les règles d'une pratique qui permet aux énoncés à la fois de subsister et de se modifier régulièrement. C'est le système général de la formation et de la transformation des énoncés<sup>15</sup>.

Je voudrais souligner un point essentiel : pour Foucault, l'archive, c'est-à-dire l'épistémè, est un champ de possibilités. Si l'on reste trop proche du langage et des centres d'intérêt de l'*Archéologie du savoir*, on doit se contenter des possibilités d'énonciation. L'épistémè est donc comprise comme un système de pratiques discursives qui gouvernent — à travers un jeu de pouvoir complexe tant à l'intérieur qu'en dehors du discours, dans le registre des relations entre le discursif et son environnement non discursif — ce qui peut être dit, à une époque historique précise, dans une culture déterminée.

Mais, comme Deleuze l'a montré de façon convaincante (à l'encontre de l'interprétation la plus répandue de Foucault par la littérature anglo-américaine), l'épistémè ne devrait pas être réduite au niveau de l'énonçable. Deleuze insiste sur le rôle du regard, et du visible, dans la constitution de l'épistémè. Les études sur la naissance de la clinique, et sur la prison, la monographie antérieure

sur Roussel, l'essai sur Magritte, démontrent tous qu'un système de visibilité devrait être pris en compte parallèlement (distinctement) à un système d'énonciabilité<sup>16</sup>. Les deux ne sont ni réductibles l'un à l'autre, ni séparables. Chaque système est une condition nécessaire du fonctionnement de l'autre et de l'épistémè dans son ensemble. Entre l'énonciable et le visible naît l'expérience. Aucune expérience, tout au moins enregistrable, transmissible, n'est possible en dehors d'un certain système qui délimite ce qui peut être dit et vu. L'épistémè est un système particulier, historiquement réalisé, et puissamment maintenu de conditions qui rendent cette expérience possible. C'est Kant historicisé, localisé et matérialisé dans la pratique.

Mais, si tel est le cas, pourquoi l'archive devrait-elle être limitée à ce qui est énonciable et visible ? Une dimension supplémentaire de l'expérience au moins peut être tirée de l'œuvre même de Foucault, la dimension « manipulable » : l'épistémè constitue un ensemble d'objets manipulables. L'histoire de la naissance de la prison que raconte Foucault, par exemple, est une histoire de la transformation du système qui gouverne la manipulation du corps et de l'âme. De même, à l'intérieur de certaines formations épistémiques, la lune, la vertu, ou les atomes, étaient hors du domaine de ce qui était humainement manipulable ; au fur et à mesure que le champ du manipulable est redéfini, ils le deviennent (ou vice-versa). Les dieux également sont des objets d'expérience énonciables, invisibles, quoique manipulables dans l'épistémè des anciens Grecs ; dans l'épistémè des religions monothéistes du Moyen Âge, Dieu est un objet invisible, au-delà du domaine du manipulable, à la marge de l'énonciable. En conséquence, je propose d'interpréter l'épistémè comme le champ de l'expérience possible. Mais alors que les trois axes de possibilités définis ci-dessus — l'énonciable, le visible, le manipulable — peuvent délimiter un objet d'expérience en général et devraient essentiellement concerner le philosophe, l'intérêt de l'historien est plus spécifique. À côté du champ des possibilités cognitives et discursives on peut chercher par exemple ce qui relève du marché commercialisable (en termes économiques), ce dont on peut débattre, le discutable (en politique), ce qui appartient à l'art, l'individualisable (dans la constitution de la personne), le sanctifiable (en religion), ou ce qui relève de la justice des tribunaux et, bien sûr, toute combinaison de ces éléments.

La plupart des gens agissent généralement avec la conscience — peu importe qu'elle soit vague ou refoulée — qu'ils auraient pu agir différemment. Quelque coûteux que l'on considère l'autre comportement, on a généralement le sentiment d'avoir eu le choix. L'activité humaine implique une conception du possible puisqu'elle inclut la délibération, et que la délibération présuppose l'alternative. L'historien qui tente de reconstruire et d'expliquer les actions humaines doit accepter des idées différentes, parfois concurrentes, du possible, telles qu'elles sont incarnées dans ces actions. On peut évidemment essayer de réduire les perceptions de ce qui paraît possible et à quel prix, à des facteurs économiques ou même génétiques. Cela importe peu. Quelque déterministe ou réductionniste que devienne un historien, l'explication qu'il fournit doit nécessairement en revenir aux représentations du possible des acteurs, et en tenir compte<sup>17</sup>. Le possible préexiste toujours à l'horizon de la pensée et de l'activité humaines. La notion d'épistémè, à la différence de la catégorie kantienne d'expérience, signifie que les perceptions du possible sont toujours ancrées dans

un domaine spécifique d'action, qui les rend possibles et les limite à la fois. Ceci vaut même pour la littérature fantastique ou la peinture surréaliste. Le champ du discours possibiliste systématique, par exemple, n'est pas moins contraint que tout autre champ intellectuel. Les utopies ont toujours manifesté les contraintes d'un contexte historique donné. En ce sens, l'imagination et la vision des agents historiques sont bien moins importantes que le système de contrainte qui pèse sur leur articulation. Platon n'aurait jamais pu rêver de l'Utopie de More, ni More de celle de Jules Verne, ni Jules Verne de celle de Borges, dans les textes hétérotopiques duquel le passé tout entier n'est qu'un rêve d'un éternel présent. Les débats au jour le jour aussi bien que les visions de l'avenir qui façonnent une époque sont des exemples d'objets discursifs modelés et permis dans et au travers d'une configuration épistémique, de champs de possibilités de...

Chaque champ de possibilités est régi par un système de pratiques (discursives et non discursives) entretenu par des relations de pouvoir, qui définit une sphère particulière de la culture humaine. L'histoire, dans ce schéma, est faite des combinaisons toujours changeantes de faisceaux de champs de possibilités, les systèmes des possibles, qui modèlent l'action et le savoir, le discours et le pouvoir, mais aussi le plaisir et la souffrance, les rêves et les utopies, les espoirs et le désespoir. La réalité historique est gouvernée par ces systèmes d'une manière qui peut rappeler la façon dont la nature est gouvernée par ses propres lois. Mais il y a une différence cruciale. Les champs des possibilités imposent des contraintes à des événements qui sans eux seraient contingents, arbitraires ou aléatoires. Même si un tel système était décrit exhaustivement — l'idéal irréalisable du discours archéologique — on ne pourrait en déduire l'éventualité d'aucun événement. La réalité historique ne trouve pas sa régularité dans des relations qui ont la force de lois entre des éléments discrets, mais dans des structures transitoires qui limitent les relations possibles. Ceci implique une double négation. D'abord, une négation du déterminisme historique, à la fois sous la forme d'un réductionnisme causal et en tant que téléologie. A l'intérieur de l'ensemble des possibles, les choses auraient pu se produire différemment. La seconde négation n'est pas moins importante ; elle refuse l'idée que « tout aurait pu arriver, que c'est seulement un hasard que cela ne se soit pas passé autrement. » Les possibles sont un système de contraintes sur ce qui aurait pu arriver. Mais les possibles, étant du domaine du comportement humain qui les produit, ne sont pas davantage absolus, ni donnés *a priori* : ils sont historiquement constitués. Logiquement, il aurait toujours pu exister quelqu'un pour agir, écrire, ou rêver d'une façon totalement différente, mais son acte, son discours ou sa vision n'aurait pu trouver une place réelle, une place dans la réalité historique, qui lui aurait permis de prospérer et de s'étendre au-delà du témoignage fragmentaire — acte, texte, ou œuvre d'art — perdu immédiatement dans l'oubli.

2. Un système de possibles est un système de raréfaction ; il travaille constamment à effacer la trace des forces qui l'ont une fois transgressé. L'éventualité qui ne s'y inscrit pas n'est pas logiquement impossible ; son exclusion et son oubli impliquent des investissements réguliers de pouvoir<sup>18</sup>. Ce n'est donc pas qu'il n'y ait pas d'exceptions, mais que l'exceptionnel, qui transcende réelle-

ment un système des possibles, peut difficilement avoir laissé d'empreinte dans l'Archive. Un système des possibles ne se contente pas de contraindre et de donner les conditions de l'expérience dans un certain domaine, il produit et reproduit de l'oubli. Dans l'Histoire, le réel a toujours été plus que ces possibilités matérialisées qui ont laissé leurs traces dans l'Archive, puisqu'il incluait toutes ces exceptions qui ne furent jamais concrétisées comme des possibilités réelles. En même temps, le réel dans l'Histoire est moins que le possible, car le système des possibles inclut toutes les possibilités réelles non accomplies. Le problème de l'épistémè se pose différemment. Ici, ce qui est possible est ce qui est, l'étendue du réel recouvre celle du possible. Le temps qui passe, semble-t-il, efface la tension dialectique entre le réel et le possible ; rien de ce qui n'a pas encore été réalisé de l'ancien ordre du possible ne peut plus l'être. Pour cette raison même, l'ordre dans l'Archive ne signifie rien d'autre que lui-même ; c'est l'ordre de ce qui est historiquement possible, c'est-à-dire une épistémè, qui est devenue repérable après avoir été cristallisée dans un ensemble organisé de traces. Cet ordre rend sensibles, bien sûr, les pratiques qui l'ont un jour produit et dont il est maintenant un témoignage. Mais cela veut certainement dire aussi que les pratiques anciennes correspondaient à tel et tel ordonnancement, celui-là même qui sert maintenant de signifiant.

Les possibles en tant que système de pratiques n'existent pas en retrait de la scène de l'activité humaine, mais seulement à l'intérieur et à travers elle. Il n'y a pas de pouvoir invisible qui impose l'ordre par derrière. L'ordre n'existe qu'en tant que pratique, la pratique commande les pratiques futures. Je voudrais suggérer — et ceci est au cœur de ma thèse — que cet ordre dans un champ de possibilités est l'élément même qui est déplacé de l'Histoire à l'Archive.

Les possibles ont laissé des traces plus ou moins articulées, articulables et reconstructibles dans l'Archive réelle, des traces d'ordonnancement. La reconstitution de cet ordonnancement est fondée sur une lecture plus ou moins systématique, plus ou moins déconstructrice, des éléments archivistiques, sur un jeu qui les confronte entre eux de façon relativement indépendante de leurs significations internes. L'ordre des documents dans l'Archive est l'ordre projeté, hypothétique qui gouverne les possibles, l'épistémè historique. Cet ordre n'est pas un signifiant dont le signifié girait dans le domaine disparu des faits anciens. Dans la mesure où c'est l'ordre véritable, il n'est en rien différent de l'ordre qui gouverne l'épistémè historique. Les traces spécifiques dans l'Archive peuvent signifier un tel ordre dans la mesure où elles ont été laissées par lui. Aussi longtemps que l'on considère l'ordre des possibles, l'Histoire n'a pas de valeur ajoutée par rapport à l'Archive. Le jeu en toute liberté de l'historien dans une Archive dont l'arrangement interne semble toujours arbitraire et dont les limites semblent toujours une fiction doit s'arrêter aux frontières de l'ordre des possibles. Le discours historique contraint par son propre système d'énonciabilité, doit constamment viser à établir le système de ses autres contraintes, « objectives », celles qui résultent des traces qu'une épistémè a laissées dans ses propres archives.

Les possibles sont un ordonnancement à l'intérieur de l'Archive, un système de contraintes sur les possibilités de son organisation. Logiquement parlant, on peut toujours arranger différemment l'Archive. Mais arranger les archives en violant l'ordre que leur ont imposé les configurations épistémiques s'oppose à

la substance même de l'histoire (*historia res gestae*) en tant que recherche de la vérité à propos des choses passées.

Ceci se produit souvent bien sûr. Cela arrive parce que l'arrangement de nos bibliothèques est négligent, ou fautif, parce que nos archives actuelles sont organisées sur la base de conceptions fausses d'épistémès passées, ou simplement parce que nous ignorons encore les limites du possible qui gouvernaient les périodes et les peuples que nous étudions. Une telle ignorance suscite des anachronismes, ce qui ne signifie pas seulement des erreurs d'affectation chronologique, mais aussi des violations de l'arrangement correct de l'Archive. (Le discours historique peut produire des anachronismes et cependant fournir des résultats qui soient philosophiquement ou esthétiquement estimables, mais qui sont inutilisables en tant qu'affirmations de vérité à propos du passé.)

L'objectif de l'historien considéré comme un archéologue est celui d'une fusion des structures qui gouvernent un ordre épistémique passé et l'archive du présent, ce qui signifie une fusion de l'horizon d'expérience des gens et des textes du passé avec l'horizon du discours historique contemporain<sup>19</sup>. La reconstruction de l'ordre épistémique et le réordonnement de l'Archive sont interprétativement liés à l'intérieur des points d'un cercle herméneutique, c'est-à-dire simplement d'une idée directrice. L'« analytique interprétative » de l'historien redéfinit constamment le champ à interpréter aussi bien que le sens des objets interprétés. La fusion des structures est un objectif hors d'atteinte, mais utile, et qui peut servir de guide dans la recherche. Il est possible avec lui de conserver une mentalité positiviste dans un âge de relativisme historique et textuel et de rejeter l'approche du « tout est permis » sans succomber aux pièges classiques : une théorie de la vérité comme correspondance, une image du langage (historique) comme représentant la vérité historique, et l'espoir de parvenir à la justification définitive d'une histoire ou d'une explication par la compilation des documents.

Quand l'archéologue s'interroge à propos des possibles, il borne à vrai dire son intérêt pour le passé aux limites du réel. L'articulation des possibles n'épuise pas le domaine des faits anciens ; elle se concentre davantage sur les limites de ce qui aurait pu se produire. Mais les possibles ne sont pas seulement une frontière entre les choses réelles et sur-réelles. Ils sont plutôt un ordre de forces qui restreignent et développent, contraignent et provoquent des actions, des actes de parole et des actes textuels. Un témoignage par exemple, une œuvre d'art ou une machine, sont mis à l'écart du registre des possibles (qui n'est pas le domaine de ce qui est faisable), par l'exercice de forces véritables. Cela signifie qu'on peut toujours essayer le non-possible, mais qu'il faut mener à cette fin un combat généralement perdu d'avance. L'ordre du pouvoir qui soutient les possibles rend généralement inconcevables les tentatives de transgression de ses frontières ; elle les rend impraticables si elles sont concevables, et vouées à l'échec si elles sont praticables. Et parfois, assez rarement, les frontières des possibles elles-mêmes sont en jeu, et sont progressivement ou révolutionnairement — cela importe peu ici — transformées.

L'insistance avec laquelle l'archéologue évoque les limites du réel dépouille sans aucun doute l'histoire de sa vitalité. Cependant il s'agit du type de vitalité que les histoires doivent à l'Archive, non pas à l'Histoire, et à la nature particulière du discours historique, à sa périodisation arbitraire, aux formations narra-

tives à l'intérieur desquelles les histoires sont encloses et particulièrement aux techniques de fermeture littéraire qu'elles emploient. L'archéologue, qui reconstruit les ordres épistémiques dans l'Archive — l'ordre de l'identique que l'Archive maintient et préserve, et qui devrait guider son organisation interne — tente d'échapper à la séduction des réalités fictives offertes par les histoires traditionnelles et vise un réel connaissable. Il est prêt à violer tout texte, et aucune preuve n'est à l'abri de son désir pervers de torturer les documents. D'où son éloignement de l'historien traditionnel, d'où ses tendances philosophiques.

L'historiquement réel que vise l'archéologue est connaissable à l'intérieur du domaine des archives, bien sûr, et grâce à la façon structurée dont leurs éléments ont été entassés et compilés. La représentation de ce réel dans le texte de l'archéologue n'est qu'hypothèse, *abduction* dans le sens que Peirce donne à ce terme<sup>20</sup>. Mais ces hypothèses sont soumises à réfutation et à expérimentation (toujours, à l'intérieur de l'archive, et en confrontant ses éléments seulement). La réfutation d'une hypothèse ou l'émergence d'une autre demanderaient, bien entendu, une réorganisation de l'Archive, et révéleraient de nouveaux aspects de ses éléments, leur ordre interne aussi bien qu'externe. Mais en ce sens, l'enquête de l'archéologue n'est pas différente de celle du chercheur en sciences de la nature, du psychologue, ou du sociologue, en un mot, de quiconque est engagé dans une science qui interprète des phénomènes.

3. Les possibles en tant que champ des possibilités dans un domaine donné de l'activité humaine sont l'objet du discours archéologique. En même temps, en tant que limites du réel conservé dans l'Archive, ils construisent le champ de ce qui est interprétable par l'historien (dans la mesure où il est sérieusement à la recherche de la vérité à propos des choses passées). L'historien est toujours déjà un archéologue, et réciproquement.

L'historien est un archéologue, mais seulement en principe et implicitement, parce que l'historien présuppose à tort les limites du possible. Les historiens ne se contentent jamais de raconter des histoires, ils sont lancés dans des entreprises de création du monde, et, implicitement au moins, délimitent les champs de possibilités qui gouvernaient les mondes qu'ils fabriquent. Dans la mesure où ces mondes dominent le discours historique et modèlent la conscience historique dans son ensemble, ces champs de possibilités implicites sont projetés sur des sections entières de l'Archive, qui sont ordonnancées en conséquence. Augmenter la conscience archéologique des historiens les rend plus conscients de leurs engagements épistémiques et politiques, c'est-à-dire de leurs présupposés à l'égard de l'ordre qu'ils transposent dans l'archive et de l'ordre de pouvoir qui le sous-tend et le reproduit. Et il n'y a pas de ligne de partage entre une telle prise de conscience et la problématisation de ses effets. L'historien peut se transformer en archéologue avec un léger changement de perspective.

D'un autre côté, l'archéologue est déjà un historien, même si c'est un historien naïf. Il ne peut approcher son archive s'il n'est guidé par quelque histoire, une des nombreuses histoires qui lui sont fournies par tel ou tel discours historique. Ici aussi, la prise de conscience et la problématisation sont étroitement liées. L'insatisfaction suscitée par les histoires existantes peut conduire à l'enquête archéologique ; de même, l'insatisfaction due à un ordre épistémique

### MÉTIER D'HISTORIEN, 3

courant ou proposé peut conduire à une enquête historique, à la tentative d'écrire une histoire différente<sup>21</sup>. C'est précisément ce qui est arrivé à beaucoup de critiques de Foucault parmi les historiens<sup>22</sup>, à ceci près qu'ordinairement ils se sont peu préoccupés de mettre en question leur propre ordre épistémique attaqué par le sien.

Les contraintes qu'impose un champ structuré de possibles, et les notions qu'il ouvre, sont différentes dans le cas de l'Histoire et dans celui de l'Archive, quoiqu'il s'agisse de la même structure (ordre). Les possibles historiques étaient transitoires, fragiles, liés à un ordre de relations de pouvoir qui pouvait s'effondrer à tout moment. L'Archive contient ces possibles, même si c'est hypothétiquement, comme aussi définis, achevés, solides que la vérité et aussi permanents qu'un résultat de l'activité humaine, et, ce qui est essentiel, comme un ensemble de signes qui s'est autonomisé de l'ordre du pouvoir qui l'a un jour soutenu.

4. Ignorer la présence de l'ordre historique dans l'Archive revient à violer une norme constitutive du discours historique. Des interprétations violentes sont rendues possibles et définies par la présence de l'ordre dans le champ de l'interprétable, c'est-à-dire la présence dans l'Archive (même si c'est simplement au titre de présence postulée) de l'ordre historique qui témoigne de la structure — c'est-à-dire des limites — du réel en Histoire. A la vérité, les interprétations historiques sont souvent violentes au regard de l'organisation correcte de l'Archive. Mais sous l'empire d'un régime discursif particulier, la violence devrait produire une sanction ; les interprétations violentes devraient être éliminées. Le discours historique agit sur l'archive dans les mêmes proportions que le discours des sciences de la nature agit sur la nature, modifiant la signification conventionnelle de ses signes au nom de ce qui est réellement là. L'ordre naturel et les lois de la nature sont donnés au discours scientifique d'une façon similaire à celle dont l'ordre historique est donné au discours archéologique, c'est-à-dire à travers l'interprétation, la manipulation et la projection. Mais pour le chercheur en sciences de la nature, la découverte d'un ordre de phénomènes est le but de l'activité discursive, tandis que pour l'historien, une telle découverte ne donne que le champ de ses futures interprétations possibles (non violentes). L'historien est contraint par les lois présumées de l'Archive dans la mesure même où un technicien est soumis aux lois présumées de la nature.

Une interprétation qui ne respecte pas l'ordre dans l'Archive est historiquement violente<sup>23</sup>. Bien entendu, cet ordre lui-même est toujours en question, et c'est une partie de la tâche de l'historien/archéologue de le mettre constamment en cause. Mais cette attaque est toujours conduite avec à l'esprit le projet d'un autre ordre. Une interprétation violente dans le plein sens du mot n'est pas celle qui ne respecte pas tel ou tel ordre historique, mais celle qui ne prête aucune attention à un ordre historique quel qu'il soit, qui ignore les limites et l'historicité du possible<sup>24</sup>.

Les interprétations non violentes respectent les limites de l'historiquement possible et présupposent un ensemble de contraintes objectives sur ce que l'historien peut légitimement dire du passé. Ces contraintes sont objectives puisque leur source supposée transcende tant le discours que son domaine phénoménologique, c'est-à-dire l'Archive, et constitue en fait la structure de cette réalité

dont parle le discours, l'Histoire. En acceptant ces contraintes, les historiens contemporains consentent à se soumettre à un système de régularités (le système des possibles) qui a véritablement gouverné l'expérience passée. Cette acceptation affirmative de la domination du passé est encore nietzschéenne dans l'esprit : elle n'est pas moins gaie que l'affirmation nietzschéenne de l'existence et de l'acceptation de son destin, l'« *amor fati* »<sup>25</sup>. La liberté (d'interprétation) est volontairement limitée à l'amour de la vérité, et en son nom. Mais — toujours en accord avec une attitude nietzschéenne — cette tutelle du passé est limitée au discours, elle n'est pas déplacée d'un discours sur le passé à un discours du présent.

Quand on quitte le passé pour le présent, le respect et l'affirmation sont remplacés par la problématisation et la transgression, sinon la négation fondamentale. L'archéologue peut devenir un artiste, tout bien considéré, et un critique social, ou un rebelle — la différence réside dans les valeurs au nom desquelles le présent est transcédé — mais seulement aussi longtemps que la domination du passé sur le discours du présent est concernée. En fait, le travail de l'archéologue historien est la précondition d'une critique sociale valide en théorie et en pratique. Car la critique sociale est, ou devrait être, préoccupée du système des possibles qui domine le présent historique ; sa tâche est de présenter cet ordre comme historique et d'exposer l'ordre de pouvoir qui soutient et reproduit les possibles du moment. Quand elles sont ainsi comprises, les limites du possible apparaissent comme le champ propre du combat politique et leur transgression, en pensée et en action, devient à son tour possible.

La critique sociale commence comme une archéologie du présent, la vérité (de l'ordre dans l'archive) est la valeur qui la guide, mais seulement dans la mesure où l'archive de ce présent est concerné. La vérité doit être augmentée d'une autre valeur — esthétique, morale ou autre — si l'on veut justifier la transgression d'un ordre dans cette archive. Nos propositions ne peuvent fournir une telle valeur ou légitimer un choix entre des valeurs rivales. Mais il suffit d'indiquer le lien étroit entre histoire, archéologie et critique. Le discours historique suppose une archéologie latente et la possibilité d'une archéologie explicite ; l'archéologie délimite, implicitement au moins, le champ approprié de la critique sociale et les possibilités de transgression ; elle implique aussi une certaine responsabilité pour les options qu'elle ouvre. L'histoire pratiquée comme un jeu sans règles avec le passé ne peut jamais atteindre une telle position. Ne se préoccupant pas de l'ordre du passé elle est incapable d'expliquer ses options pour le présent, donc ne peut même pas être irresponsable à leur égard ; pour ce qui est de la vie présente, elle est simplement non pertinente. A l'intérieur de la distinction nietzschéenne entre histoire et vie, entre l'approche antiquaire et l'approche créative, une telle conception de l'histoire tombe certainement dans la première catégorie.

Adi OPHIR  
*Université de Tel Aviv*

Traduit par Fabienne Reboul

NOTES

\* La première version de ce texte a été suscitée par un essai provocateur de Daniel Milo, « Pour une histoire expérimentale » (dans ce numéro, pp. 717-734), et fut inspirée par une série d'entretiens que j'ai eus avec l'auteur sur la validité d'une histoire « possibiliste ». La présente version doit aussi beaucoup aux commentaires de Rivka Feldhay, de Jacques Revel, d'Alain Boureau, et de Paul-André Rosenthal, que je remercie.

1. J.-P. SARTRE, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960; précédé de *Question de la méthode*.

2. Par « discours sérieux », j'entends discours produit par une recherche de la vérité, et dont l'ambition explicite est la production, la distribution, et l'examen critique des affirmations de vérité dans un domaine plus ou moins délimité de la réalité.

3. Ce n'est pas seulement la définition du « discours » donnée par Foucault dans *l'Archéologie du savoir* (Paris, Gallimard, 1969) et *l'Ordre du discours* (Paris, Collège de France, 1970) que j'ai en mémoire, mais aussi, peut-être surtout, la façon dont le discours est utilisé dans des travaux archéologiques plus anciens, particulièrement *La naissance de la clinique* (Paris, Presses Universitaires de France, 1963). Cf. R. DREYFUS et P. RABINOW, *Michel Foucault, Un parcours philosophique : au-delà de l'objectivité et de la subjectivité*, Paris, Gallimard, 1984, ch. 3.

4. FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, *op. cit.*, pp. 169-170-171.

5. Nelson GOODMAN, *Ways of Worldmaking*, Hackett Publication, 1978. Richard RORTY, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Oxford, Blackwell 1980; *Consequences of Pragmatism*, University of Minnesota Press, 1982.

6. Pour une excellente analyse de la relation entre le visible et l'énonçiable dans l'œuvre de Foucault, voir Gilles DELEUZE, *Foucault*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1986, pp. 55-75.

7. L'Archive est sans profondeur. Quelque stratifiée qu'elle soit, la strate dont on s'occupe est toujours à la surface.

8. R. COLLINGWOOD, *The Idea of History*, Oxford University Press, 1956. Que l'historien travaille sur la longue ou la courte durée, que son œuvre s'occupe d'un village ou d'une civilisation entière, il raconte des histoires. Quoi qu'en dise Furet, dont l'argument devrait être limité à un certain type de narration causale, une structure narrative de base semble être une caractéristique persistante du travail historique, quelles qu'en soient la méthode ou l'étendue. Voir François FURET, *L'atelier de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1982; et pour une critique récente, Allen MEGILL, « Recounting the Past », *The American Historical Review*, 94, 3 Juin 1989. Cf. P. RICŒUR, *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1983.

9. Que faudrait-il exactement reproduire pour obtenir le « même » sens ? Jusqu'à quel point la matérialité de la trace peut-elle être reproduite avant qu'elle perde son sens ou qu'elle en change ? Quels sont les effets des nouvelles technologies de l'information sur la matérialité des vestiges et la capacité du matériau à signifier ? Ces questions sémiotiques cruciales devraient intéresser l'historien et occuperont sans doute les historiens futurs de la période actuelle, mais elles se situent en dehors du domaine de cet article.

10. Cf. Daniel MILO, « Pour une histoire expérimentale », dans ce numéro, pp. 717-734. La première partie de mon papier est particulièrement redevable à l'essai de Milo. Je ne prétends pas, cependant, présenter fidèlement ici sa vision de l'histoire ; j'ai consciemment mis l'accent sur certains de ses thèmes, ceux qui font écho à des thèmes similaires dans les débats contemporains de la philosophie, de l'histoire intellectuelle, et de la théorie littéraire, afin de pouvoir les pousser jusqu'à leurs ultimes conséquences.

11. Benedictus SPINOZA, *Tractatus Theologico Politicus*, ch. 7-13.

12. Gilles DELEUZE, *Foucault*, ch. 5.

13. L'expression est de DREYFUS et RABINOW dans *Michel Foucault : un parcours philosophique*, ch. 5.

14. Foucault a abandonné ce terme rapidement après l'avoir introduit dans *La Naissance de la clinique* et *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, en raison peut-être de ses relents structuralistes, a-historiques. L'interprétation offerte ci-dessus est historique. Elle inclut l'insistance plus

tardive de Foucault sur le pouvoir et n'implique pas l'idée d'un hiatus et d'un bond entre des épistémés consécutives ou la domination d'un ordre épistémique sur l'ensemble d'une civilisation ou une époque entière. Je ne pense pas que Foucault aurait jamais été — ou ait jamais été — porté à cette notion impérialiste, quoique limitée, de l'épistémé.

15. FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, *op. cit.*, pp. 170-171.

16. Cf. *La Naissance de la clinique*, ch. 7-9; Raymond Rousset, Montpellier, 1973. Cf. DELEUZE, *Foucault*, pp. 55-75.

17. C'est vrai même si ces idées et cette délibération appartiennent à ce qui est déterminé par des « lois » historiques, ou par des facteurs économiques ou psychologiques. Je n'essaie pas de développer un argument métaphysique, mais phénoménologique : sauf dans des situations rares et extrêmes, les gens se comportent comme s'il leur avait été possible d'agir autrement. Une idée, même vague, des actions alternatives possibles est toujours part d'une interprétation courante de la situation dans laquelle on agit et de ces moments de réflexion qui accompagnent l'action pendant qu'on l'accomplit. Tout le comportement n'est pas conscient, bien sûr, et certaines actions humaines n'impliquent pas la délibération mais sont en quelque sorte conduites « mécaniquement » ou « instinctivement ». Mais le spécialiste de sciences humaines doit expliquer cette portion de la conduite humaine — pourquoi elle est libre de délibération et pourquoi elle est accomplie de cette façon et non d'une autre — au moins en partie sur la base des comportements délibérés d'autres gens, en d'autres temps et lieux.

18. Ici, une réelle affirmation métaphysique est certainement sous-entendue : l'existence d'un ordre, de régularités dans des pratiques et d'obstacles à des pratiques est expliquée sur la base de l'existence et de l'efficacité de relations de pouvoir qui prennent certaines formes. Ces formes sont transitoires mais durent cependant suffisamment longtemps pour produire et reproduire des types de comportements. Mais, comme Foucault l'a démontré, il faut se garder de fétichiser le pouvoir, en en faisant une sorte de substance primordiale (cf. « Deux essais sur pouvoir et subjectivité », dans DREYFUS et RABINOW, 1986). Le pouvoir n'existe que quand on l'exerce et seulement comme relation entre des agents agissant qui peuvent résister, s'échapper ou miner par la subversion les relations de pouvoir dont ils sont prisonniers. C'est précisément ce qui rend l'ordre si fragile, et son maintien si coûteux, en termes de pouvoir. Cela explique aussi le fait que le pouvoir laisse des traces à travers les régularités qu'il forme, et est articulable, et historiquement repérable dans ces régularités seulement, sans qu'elles l'épuisent jamais. Une métaphysique du pouvoir (de l'espèce que Foucault s'est toujours gardé d'élaborer systématiquement) doit être développée plus avant pour justifier l'historiographie proposée ci-dessus. Deleuze a poussé la métaphysique foucauldienne à l'étape suivante, dans une direction que je trouve trop idiosyncratique (cf. DELEUZE, *Foucault*, pp. 77-130), mais je n'en connais pas de meilleure.

19. L'idée de « fusion des structures » est construite sur la notion gadamérienne de « fusion des horizons » (cf. H.-G. GADAMER, *Vérité et méthode, les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, seconde partie, II, 2-3) et n'est en fait qu'une interprétation de cette notion, remplaçant la signification par l'action. Les limites de ce qu'un auteur aurait pu dire (ou poser comme question, ou affirmer comme réponse) sont remplacées par ce qu'un agent pourrait avoir fait, et un domaine indéfini de significations par un domaine spécifié d'action.

20. C. S. PEIRCE, *Collected Papers*, Cambridge, Harvard University Press, 1931-1958, vol. 2, pp. 265, 620-625. Cf. U. Eco, *A Theory of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press, 1976.

21. Cependant, le tableau est plus compliqué. La distinction précise entre discours historique et archéologique ne peut être critiquement maintenue, mais on ne peut non plus en faire si aisément litière. La dépasser coûte cher. Pour ne faire de la différence entre la recherche historique et l'enquête archéologique qu'un problème de changement de perspective, une pierre angulaire de l'historiographie traditionnelle doit être systématiquement problématisée : l'art de raconter l'histoire.

22. Voir par exemple le symptotique « Débat avec Michel Foucault » à propos de *Surveiller et Punir*, dans *L'impossible prison : Recherches sur le système pénitentiaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, réunies par Michelle PERROT, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

23. Une interprétation violente est celle qui viole l'ordre dans le domaine de l'interprétable, qui n'est pas nécessairement l'Archive de l'historien, mais n'importe quel domaine d'interprétation. Cette définition de l'interprétation violente convient particulièrement à l'étude des textes et

### MÉTIER D'HISTORIEN, 3

des objets d'art : qu'est précisément cet ordre, existe-t-il même, et à quel niveau d'activité culturelle (dans le texte lui-même, dans le discours, quelque part entre le texte et les lecteurs, ou au niveau de la *Zeitgeist* ou de la vie matérielle) ? Ces questions sont les enjeux du débat courant entre différentes écoles d'interprétation, essentiellement herméneutiques, marxistes, structuralistes et déconstructivistes.

24. La violence faite à l'Archive peut chercher sa justification en dehors du domaine de l'Histoire ou au travers d'une problématisation du concept d'Histoire lui-même. *La Phénoménologie de l'esprit* de Hegel viole l'ordre dans l'Archive au nom d'une raison absolue, totalisante ; *La Généalogie de la morale* de Nietzsche fait de même sur la base d'une volonté de puissance omniprésente ; et l'histoire de la métaphysique vue par Heidegger est encore plus violente, affirmant que « l'historique » ne prend tout son sens qu'à l'intérieur d'une tradition d'« oubli de l'Être », et en hypostasiant sa « temporalité ». Le cas de l'historiographie de Foucault est différent. Il emprunte et développe des éléments de la généalogie de Nietzsche d'une façon qui est historique d'un bout à l'autre. Il ne viole pas l'ordre de l'Archive pour y trouver une volonté de puissance métaphysique, mais présuppose l'exercice historique du pouvoir et en recherche les formes historiques. Foucault est le dernier parmi les philosophes à avoir, depuis les essais de Kant sur les Lumières et sur la Révolution française, et certainement depuis Hegel, compris l'histoire comme le terrain approprié de la spéculation philosophique ; mais il est aussi le plus conséquent dans son insistance sur la nécessité de philosopher à l'intérieur du domaine de l'Archive seulement. Cf. « Qu'est-ce que les Lumières ? » Un cours inédit, *Magazine littéraire*, n° 207, mai 1984, pp. 35-39.

25. NIETZSCHE, *Le gai savoir*, livre IV.